

Parcours 9@5. Les cyclotravailleurs performant la ville [Julie Laurin et Jean-Philippe Luckhurst-Cartier]

Isadora Chicoine-Marinier

Numéro 123, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/81844ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Chicoine-Marinier, I. (2016). Compte rendu de [Parcours 9@5. Les cyclotravailleurs performant la ville [Julie Laurin et Jean-Philippe Luckhurst-Cartier]]. *Inter*, (123), 72–74.

À L'OCCASION DES OCCURRENCES ESTIVALES, UNE PROGRAMMATION D'INTERVENTIONS URBAINES ORGANISÉES PAR LE PÉRISTYLE NOMADE¹, LES ARTISTES JULIE LAURIN ET JEAN-PHILIPPE LUCKHURST-CARTIER ONT PROPOSÉ UN PROJET QUI COMBINAIT DES ASPECTS DE LEUR PRATIQUE ARTISTIQUE RESPECTIVE. DE CETTE COLLABORATION EST NÉE *PARCOURS 9@5*, UNE DÉRIVE À VÉLO DANS L'ESPACE URBAIN, PONCTUÉE D'ACTES PERFORMATIFS.



PARCOURS 9@5

LES CYCLOTRAVAILLEURS PERFORMENT LA VILLE

► ISADORA CHICOINE-MARINIER

D'abord, ils ont choisi de porter des vêtements de couleur beige en guise d'uniforme de travail. Ce signe distinctif a marqué leur présence dans l'espace public, sans toutefois attirer l'attention outre mesure puisque le beige demeure assez discret. Ensuite, ils ont opté pour le vélo afin de déambuler dans les rues et de varier le rythme de leurs déplacements au besoin. Puis, ils se sont donné rendez-vous à 9 heures tous les jeudis du mois d'août pour piger des actions à réaliser² au cours de la journée dans un périmètre entre la rue Sherbrooke au nord, le fleuve Saint-Laurent au sud, la voie ferrée à l'est et la rue Saint-Laurent à l'ouest. Leur travail s'est effectué en solo les quatre journées durant, à l'exception de deux rencontres par jour, une pause dîner à la place De La Dauversière ainsi qu'un cinq à sept au parc des Faubourgs, où ils partageaient le récit de leurs expériences à ceux et celles qui les y rejoignaient.

Valorisant une approche d'autogestion, l'équipe du Péristyle Nomade a demandé à Julie et Jean-Philippe de choisir la façon dont leur projet serait documenté. Ainsi, le duo s'est entouré de Jonathan Roy, vidéaste et photographe, et de Victoria S. Stanton, artiste de la performance, qui a interviewé les artistes à deux reprises. J'ai joint l'équipe comme auteure témoin afin d'assister à une partie du processus et d'en rendre compte par écrit. J'ai suivi les artistes durant une journée à vélo, également vêtue de beige. À première vue, les actions pigées en début de journée se présentaient comme des tâches à réaliser dans le cadre d'une journée de travail. Pourtant, les artistes se sont donné la liberté d'en déroger au besoin, laissant place à la libre interprétation des mots et à l'adaptation en fonction du lieu. Ainsi, les actions représentaient surtout des moteurs à la dérive, des éléments déclencheurs de situations

ou des moyens pour relancer le mouvement. Par exemple, Julie a pigé : « Demande à un inconnu de danser avec toi » et « Fabrique un totem à partir d'objets trouvés ». Par habitude, elle a décidé de retourner à l'angle des rues Amherst et René-Lévesque, dans un parc occupé par une grande sculpture. Cette fois-là, des vêtements étaient dispersés sur le sol, dont un sac de couchage qui lui a servi à recouvrir une poubelle. Elle a rembourré de vêtements trois enveloppes de coussin qu'elle a déposées dans une cavité de la sculpture. S'imaginant devant une sorte de refuge, elle s'est recroquevillée un instant dans cet espace avant de reprendre son action. Munie d'un pinceau et de peinture bleue, elle a reproduit l'image d'un totem sur le sac de couchage, en référence à un tableau aperçu plus tôt dans une boutique de la rue Sainte-Catherine. Puis, elle a demandé à un garçon assis près de là de danser

avec elle. Bref, c'est à partir d'une réceptivité au lieu et aux circonstances que l'artiste a généré à la fois des actions en réponse aux propositions pigées et des actions imaginées sur le moment, de manière à ce que celles-ci s'amalgament en un ensemble cohérent.

Se présentant comme des touristes professionnels, les artistes de *Parcours 9@5* soulignent d'emblée l'importance au sein de leur démarche d'une dynamique entre observation et intervention. La formule 9@5 se présente comme un cadre de travail, tandis que l'exploration à vélo les rapproche de l'activité touristique. Les lieux qu'ils investissent sont aussi porteurs de sens, par exemple Centre-Sud est un ancien quartier ouvrier qui garde la trace d'un passé industriel et le Vieux-Port de Montréal, une destination touristique occupée par les amuseurs publics. De plus, la dérive à laquelle ils s'adonnent peut être perçue comme productive, puisqu'elle permet de générer des actions performatives, mais aussi improductive, parce qu'elle implique le geste de la flânerie. Dans *Paris, capitale du XIX^e siècle*, Walter Benjamin effectue une distinction entre la figure du flâneur et le geste de la flânerie³. Selon l'auteure Charlotte Hess, dans *Propos sur la flânerie*, la figure historique du flâneur renverrait à un individu dégagé des liens qui retiennent le travailleur au monde, c'est-à-dire à la société⁴. Quant au geste de la flânerie, il représente plutôt une pratique, voire une méthodologie, qui permet l'exploration critique de l'espace urbain à l'extérieur de ses usages conventionnels⁵. Ainsi, Julie et Jean-Philippe explorent le geste de la flânerie comme stratégie artistique, mais leurs actions se trouvent liées à un contexte de réalisation qui implique notamment l'organisme qui les soutient et les personnes rencontrées en chemin.

En exerçant la flânerie pendant les heures de travail, selon la convention du neuf à cinq, les artistes de *Parcours 9@5* créent une relation antagoniste entre leur activité et le cadre. En effet, la flânerie serait de nature « dissonante vis-à-vis du temps chronologique des horloges »⁶, ce qui l'oppose d'emblée à la norme du travail. Ce rapport atypique au temps se voit renforcé lorsque les artistes décident de ralentir le rythme de leurs déplacements. Par exemple, Jean-Philippe règle la vitesse de son vélo au minimum pendant tout un après-midi afin de rouler le plus lentement possible. Selon Charlotte Hess, l'exploration de la lenteur rend disponible à « un tempo non marchand, socialement et économiquement improductif », ce qui pousse à une observation de l'environnement hors des « constructions dominantes »⁷ et participe à remettre en question la productivité du système capitaliste. À ce sujet, elle évoque une performance de l'artiste Francis Alÿs qui, le 10 mars 1994, a rejoint un groupe d'individus se trouvant sur la place publique de Mexico à la recherche d'un emploi⁸. Devant eux se trouvaient des affiches indiquant leur métier respectif. Francis Alÿs avait écrit « touriste » sur la sienne, annonçant ainsi ses compétences comme « observateur professionnel » et soulignant de façon ironique à la fois sa position d'artiste et d'étranger⁹. Cette action s'inscrit dans une série qui visait à explorer le statut ambivalent de l'art

en relation avec une division économique entre loisir et travail¹⁰. De façon similaire, les artistes de *Parcours 9@5* brouillent les frontières entre tourisme et travail, d'autant plus que leur dérive se rapproche de la pratique performative de Francis Alÿs puisqu'elle se fonde aussi sur un mouvement entre observation et intervention¹¹.

Dans un article de la revue *Inter, art actuel*, Pascal Nicolas-Le Strat introduit le concept d'agir par et dans les interstices, qui représente bien, à mon avis, la posture des artistes de *Parcours 9@5*. D'après l'auteur, « l'agir interstitiel permet de jouer avec et sur un terrain imposé (les formes urbaines dominantes, par exemple) tout en préservant une dynamique critique, tout en restant mobile dans la situation »¹². Alors qu'ils investissent un espace-temps déterminé, Julie et Jean-Philippe jouent à la

portraits des maires de Montréal. Il s'agit aussi pour les deux artistes de dévier légèrement des codes de conduite à vélo, par exemple en sortant des sentiers battus pour emprunter les trottoirs et les terrains gazonnés comme autant de lignes de désir tracées dans la ville. Bien que leurs actions ne soient pas toutes explicitement subversives, elles contribuent à injecter des comportements hors du commun dans l'espace public, ce qui confère à leur démarche une portée critique. Notamment, Julie court en rond en aboyant comme un chien et en criant à haute voix « Je suis heureuse », une performance remarquée par un résident qui lui a demandé si tout allait bien.

Le public de *Parcours 9@5* n'est pas nécessairement celui des musées et des galeries d'art, mais plutôt les personnes croisées de façon aléa-



Photo : Isadora Chicoine-Mariniér.

fois avec et sur les figures du touriste et du travailleur, ce qui leur confère une flexibilité et une mobilité propices au geste critique. Ainsi, Jean-Philippe cherche à repousser les limites d'accès en infiltrant des lieux institutionnels surveillés. Il visite l'hôtel de ville de Montréal et emprunte un corridor fermé au public pour observer les anciens

toirs lors des déambulations. Comme les trajectoires des artistes sont avant tout improvisées, il faut être au bon endroit, au bon moment pour assister à une action. L'invitation à se joindre à eux midi et soir, lancée sur les réseaux sociaux, permet un rendez-vous plus officiel. Selon la forme et les circonstances, les performances sont

parfois remarquées par les passants, alors que d'autres fois elles passent inaperçues. Ainsi, les réactions sont variées, allant du regard furtif au questionnement ou à la conversation, en passant par l'observation à distance. Certaines actions attirent l'attention sur des éléments autrement passés inaperçus et soulignent les tensions qui peuvent exister entre différents espaces. Par exemple, Jean-Philippe explore un petit centre commercial où il trouve des tiges de métal qui semblent abandonnées à la porte d'une épicerie. Il les récupère et les assemble sur place afin de créer une installation *ready-made*. Ses gestes attirent l'attention d'un employé qui le questionne et réclame le matériel en affirmant que celui-ci appartient à l'entreprise. Jean-Philippe cherche à connaître l'utilité de ces tiges de métal et leur prochaine destination, sans toutefois révéler sa position d'artiste. La réaction de l'employé face à sa curiosité traduit une certaine méfiance à l'égard d'un comportement jugé suspect. En somme, les réactions que suscitent les actions réalisées par les artistes contribuent à révéler les usages quotidiens de l'environnement bâti et à rendre visibles les normes sous-jacentes aux espaces, même lorsque celles-ci sont implicites.

En fin de compte, la diversité des tactiques performatives expérimentées par Julie et Jean-Philippe dans *Parcours 9@5* est surprenante. Les manœuvres d'infiltration de lieux institutionnels, les gestes picturaux sur des canevas improvisés, les installations d'objets trouvés, les mises en scène du corps dans l'espace et bien d'autres actions se succèdent pour former un ensemble hétérogène. Au cœur de la dérive à vélo se trouve le geste de la flânerie qui, opérant des déplacements dans l'espace et dans le temps, trace une trajectoire entre les actions¹³. Il résulte de ce processus des images, des écrits, des entrevues et des artefacts disposés sur une grande nappe beige lors des rencontres avec le public. Ces formes multiples de documentation représentent des fragments d'expérience qui, comme autant de récits, recomposent le parcours des artistes. Or, une part de cette pratique restera insaisissable puisqu'elle est inextricablement liée au flux continu qui anime le paysage urbain, ses bâtiments, places publiques, terrains vagues, qui défilent sur la route du cycliste. ◀



Photos : Jonathan Roy, sauf indication contraire.

Notes

- 1 Le Péristyle Nomade est un organisme de recherche et de création interdisciplinaire. Depuis 2006, il réalise des œuvres qui revalorisent et alimentent les rouages de nos communautés, principalement dans les quartiers Sainte-Marie et Saint-Jacques de Montréal.
- 2 Les actions pigées par les artistes de *Parcours 9@5* ont été proposées par des proches de l'équipe du Péristyle Nomade.
- 3 Cf. Charlotte Hess, « Penser, c'est se déplacer. Vers une flânerie, comme pensée en acte », dans Suzanne Liandrat-Guigues, *Propos sur la flânerie*, L'Harmattan, coll. « Esthétiques », février 2009, p. 295.
- 4 Cf. *ibid.*
- 5 Cf. *ibid.*
- 6 *Ibid.*, p. 293.
- 7 *Ibid.*, p. 291-292.
- 8 Cf. *ibid.*, p. 299.
- 9 Cf. Mark Godfrey, Klaus Biesenbach et Kerry Greenberg (dir.), *Francis Alÿs: A Story of Deception*, MoMA, 2010, p. 61.
- 10 Cf. *ibid.*
- 11 Cf. *ibid.*
- 12 Pascal Nicolas-Le Strat, « Arts de faire micropolitiques », *Inter, art actuel*, n° 120, printemps 2015, p. 4.
- 13 C. Hess, *op. cit.*, p. 293.

Isadora Chicoine-Marinier poursuit une maîtrise en histoire de l'art à l'Université Concordia. Ses recherches portent sur les pratiques collaboratives en art actuel ainsi que sur la relation entre humains et environnement. Auparavant, elle a travaillé comme assistante-commissaire, chargée de projet et médiatrice culturelle. Elle a publié dans des revues sur l'art actuel (*Esse, Ciel variable, Inter et Ex_situ*), des blogues (*Right to the City, Unsettling*), a participé à des expositions et publications collectives (*Complot 5, 6 et 7*) ainsi qu'à des projets d'art communautaire en théâtre-forum et en cirque contemporain (Oxfam-Québec, La Falla).

Photo : Isadora Chicoine-Marinier.

